

Georges Bugnet, horticulteur

par

Gamila Morcos
Faculté Saint-Jean
University of Alberta
Edmonton (Alberta)

et

Jacqueline Girouard
Bibliothèque Saint-Jean
University of Alberta
Edmonton (Alberta)

RÉSUMÉ

C'est l'histoire d'un *homesteader* qui, n'ayant pas réussi à devenir fermier, est devenu, grâce à sa détermination, non seulement un homme de lettres et un journaliste, mais un horticulteur et un sylviculteur de renom. C'est l'histoire d'un autodidacte et de sa vie remplie d'essais, d'erreurs, de découvertes et finalement de succès. C'est l'histoire enfin des réalisations d'un homme qui a développé, entre autres, plusieurs variétés de pins rustiques et donné son nom à des fleurs de renommée mondiale: les roses Bugnet.

ABSTRACT

This is the story of a homesteader who, unable to become a successful farmer, becomes, through sheer determination, not only a distinguished writer and journalist, but, also a renowned horticulturalist and sylviculturalist. This is the story of a self-taught man and of a life filled with trial and error, discoveries and, ultimately, success. This is a life story of a man whose work leads him to produce, among other things, several varieties of hardy pines, and to give his name to Bugnet roses, beloved throughout the world.

En quittant leur France natale en 1904, Georges et Julia Bugnet sont loin d'imaginer la vie difficile qui les attend au Canada, ni la renommée dont Georges va jouir plus tard.

Fils de négociant en vin, Georges a comme bagage scolaire des études en théologie et en lettres classiques. Julia, provenant de la petite bourgeoisie, a dû quitter l'école avant la fin de ses études secondaires pour s'occuper de sa mère malade. Pour toute ambition, le jeune couple veut gagner rapidement de l'argent, puis retourner en France et vivre dans l'aisance. Mais «l'homme propose et Dieu dispose», et le cheminement de Georges Bugnet est une parfaite illustration de ce dicton.

Après une enfance et une jeunesse où l'autorité abusive de sa mère – qui le destine à la prêtrise – devient de plus en plus contraignante, il a un sursaut d'énergie, se reprend en main et quitte le foyer familial. Il s'installe à Paris, où il obtient un poste mineur au journal *La Croix*, tout en fréquentant irrégulièrement la Sorbonne. Le 28 février 1904, il devient rédacteur en chef de l'hebdomadaire *La Croix de la Haute-Savoie*, à Annecy, et pense alors s'établir et épouser Julia Ley, au grand désespoir de sa mère. «[S]il ne veut pas devenir prêtre [dit-elle], qu'il reste au moins célibataire!» (Papen, 1985, p. 25). Mais le temps où Georges cédait devant la volonté de sa mère est révolu. Le mariage est célébré à Dijon le 29 avril 1904, et le couple repart pour Annecy. Malheureusement, une brouille idéologique entre le directeur du journal et Georges Bugnet précipite le départ pour le Canada, dont la date varie selon les sources entre le 24 et le 26 décembre 1904. Ainsi, ni sa formation ni sa vie en France ne le préparent à devenir horticulteur.

Sans trop se perdre en conjectures, on peut avancer que la décision que prend Bugnet de quitter la France résulte d'une série d'événements d'apparence fortuite. Dans sa jeune adolescence, il a caressé un rêve d'aventures à la suite de la lecture d'un ouvrage écrit par un missionnaire oblat et ethnologue éminent.

Its title has long ago escaped me, but I remember it was by Father Petitot. I found in it the first authentic description of the great country then known as "The Territories". If not a deciding factor, it probably helped in my subsequent resolution to come and settle in northern Alberta (Bugnet, 1931, p. 35).

Un peu plus tard, en tant que rédacteur en chef de *La Croix de la Haute-Savoie*, il reçoit des plaquettes de propagande lancées par le ministre de l'Intérieur à Ottawa pour encourager l'immigration dans l'Ouest canadien.

[On y] décrivait avec illustrations à l'appui les vastes et splendides paysages des Prairies canadiennes; on promettait l'obtention rapide de terres, l'accumulation presque miraculeuse d'une fortune intéressante de 25,000 à 50,000 \$ en cinq ou dix ans, mais on taisait évidemment les conditions de vie et la réalité des labeurs qui attendaient les immigrants une fois établis sur les "homestead" [...] (Papen, 1985, p. 26)

Par un concours de circonstances, Bugnet a aussi eu l'occasion d'écouter l'abbé Gaire enchérir sur l'image tracée par la propagande écrite. Tant et si bien que lorsqu'il se retrouve nouvellement marié, soucieux de fuir l'ire de sa mère et incapable de s'assurer un travail qui lui permette d'exprimer ses opinions, son choix est fait: émigrer, obtenir un *homestead* dans l'Ouest canadien, vivre son rêve d'adolescent, faire fortune le plus rapidement possible – une dizaine d'années tout au plus – et rentrer en France plus heureux qu'Ulysse. Le sort en décide autrement.

En plein hiver, le 5 janvier 1905, Georges Bugnet et son épouse, enceinte de sept mois, débarquent à Saint-Jean (Nouveau-Brunswick), puis continuent leur route vers l'Ouest. Après un arrêt de quelques mois à Saint-Boniface, où naît leur premier fils, ils se rendent à Letellier (Manitoba), où Georges s'initie au métier de cultivateur en travaillant à la ferme Boiteau. En août, la petite famille part pour Edmonton. Là, Georges Bugnet arpente la région, observe et s'informe. Apprenant qu'une voie ferrée va bientôt être construite entre Edmonton et Rivière de la Paix (Dawson, 1984), il choisit son *homestead* dans la région de la Prairie aux Oignons, nommée plus tard Rich Valley, à 145 km au nord-ouest d'Edmonton (Collectif, 1959), et, le 25 octobre, il prend possession de son *homestead*. Mais déjà les déceptions s'annoncent: la ligne de chemin de fer contourne la région pour passer 37 km plus loin, personne dans les alentours ne parle le français, et le froid dépasse toute imagination.

Au printemps suivant, il se fabrique un tipi, le calfeutre avec de la boue et de la paille et y vit avec Julia et leur jeune enfant, pendant qu'il construit sa première maisonnette. «It was

like paradise – we had three lakes on our land, and the forest was thick and green with beautiful trees» (Mark, 1973, p. 2)¹. Les déceptions fondent comme neige au soleil, mais pas pour longtemps.

Il commence par planter du blé *Club* et *Red Fife*, qui est vite pris par le gel; il s'essaie à l'élevage, ses bêtes ne tardent pas à mourir; il se procure des graines et des boutures de plantes recommandées par les fermes expérimentales, elles ne résistent pas pour autant au climat de Rich Valley. Il apprend, à ses dépens, que les plantes dites rustiques dans une région ne le sont pas nécessairement dans une autre. «After five or six winters we began to perceive that the Dominion Government must have been quite an optimist to represent homesteading in Western Canada as a get-rich-quick proposition» (Collectif, 1959, p. 51-52)². Ces échecs successifs, loin de le décourager, le poussent à se documenter davantage et à parfaire ses connaissances. Abandonnant tout espoir de vie paradisiaque et toute perspective de retour en France, il s'attelle à la tâche avec un courage et une discipline sans faille.

Dès 1908, il fait faire – par Frank T. Shutt, chimiste du gouvernement – l'analyse de deux échantillons de son sol; l'un pris dans la vallée, l'autre au sommet des coteaux. Lorsqu'il reçoit le rapport officiel de l'analyse, il le publie dans l'hebdomadaire *Le Courrier de l'Ouest*³ pour permettre aux autres cultivateurs de la région d'en profiter. «Ces sols, [résume Frank Shutt] sont très riches en nourriture des plantes et en substances humifiées [sic]... La quantité des éléments minéraux: potasse, acide phosphorique et chaux est aussi [de] beaucoup au-dessus de la moyenne». Vers 1910, il cherche à améliorer un peu plus son anglais avec les moyens disponibles à l'époque. Plus tard, il fréquente la bibliothèque de la *University of Alberta* et emprunte des manuels de botanique, ainsi que des ouvrages sur la distribution géographique des plantes. Il lit, étudie et consigne ses notes dans des cahiers qui lui serviront plus tard de références (figure 1)⁴.

Vers 1911, en prévision d'un site d'expérimentation et d'une pépinière, il prépare un hectare de son terrain qu'il entoure d'un grillage pour éviter que ses futurs plants ne soient détruits par les animaux. Il écrit ensuite aux spécialistes rattachés aux grands jardins botaniques du monde, leur

demandant des graines susceptibles de pousser et de survivre dans les conditions difficiles de Rich Valley, «situé au 54^e degré de latitude nord et à 2,500 pieds [762 m] d'altitude, climat sec où la température peut descendre jusqu'à moins 60 [- 51 °C] en hiver et monter jusqu'à 110 [43 °C] en été» (Papen, 1985, p. 38). Il reçoit des réponses de Boston, de Londres, de Petrograd (aujourd'hui Saint-Pétersbourg) et de Paris, ainsi que de l'Alaska, de l'Europe, des Îles britanniques, du Japon, de la Mandchourie, de Sibérie et du Tibet.

[...] by spending fifty-three cent stamps, I received year after year thousands of seeds coming from the toughest parts of the world. Most of them did not furnish satisfactory progeny, but some have proved very valuable. Yet this was ground work. From discovering plants I entered into forging them (Collectif, 1959, p. 53)⁵.

Il correspond également avec deux experts d'Ottawa: William Saunders, qui a établi les fermes expérimentales au Canada, et Charles E. Saunders. Tous deux cherchent à introduire des arbres fruitiers rustiques dans l'Ouest canadien. La rusticité devient dès lors la pierre angulaire des expériences génétiques de Bugnet.

[...] my idea is not so much to add new varieties to the gardens of the city dwellers as to produce tough stuff for my fellow farmers who have no time to coddle tender plants [...] Hence it is also my belief that will [...] bring to future generations not only pleasure but also – specially some forestry trees – a very great income (Collectif, 1959, p. 53)⁶.

En 1912, il reçoit du *Royal Botanical Gardens* de Petrograd des graines de clématite de Chine qui, elles, proviennent de Darjiling (Inde). Quelques années plus tard, Bugnet visite la Ferme expérimentale centrale à Ottawa, où W. T. Macoun, l'horticulteur en chef, s'enorgueillit de sa collection de clématites, la plus complète au Canada, ajoute-t-il. Quelle est sa surprise lorsque Bugnet lui apprend qu'il a développé une nouvelle espèce à Rich Valley, et sa joie quand il reçoit les graines, par la suite. «So the first plants of *Clematis Tangutica* grown at the Central Experimental Farm [...] and the seeds sent to M. Villmorin, a famous nurseryman of France, came from Georges Bugnet's homestead at Rich Valley»⁷.

Vers 1917, ce sont des graines de pin *Pinus ponderosa* qu'il reçoit du jardin botanique de Petrograd. Il cherche à en connaître la source véritable, mais tout ce qu'il peut découvrir est que les graines viennent de la région du lac Ladoga, dans le secteur nord-ouest de la Russie (Dawson, 1984). Aussi nomme-t-il ce pin «Ladoga». Comme d'habitude, Bugnet procède par sélection: il sème ses graines dans des rangées droites, numérotées et identifiées; au bout de deux ou trois ans, il ne garde que les plantes les plus prometteuses. Le résultat est un pin considéré par plusieurs experts comme une variété très rustique de pin sylvestre, que Bugnet rebaptise «pin Bugnet». Il est aujourd'hui connu sous le nom de *Pinus sylvestris*. Cette technique est bien d'avant-garde et la *Brandon Experimental Station* rapporte, dans les années soixante-dix, que ce pin pousse plus vite que les autres et résiste mieux aux hivers rigoureux (Vick, 1979). Bugnet explique pourquoi:

[...] J'ai chez moi des pins, provenant du septentrion russe, dont le gouvernement d'Alberta, depuis trois ans, recueille toute la graine. Les experts n'en connaissent pas la sorte, mais il n'est guère douteux que, pour le Nord-Ouest, elle n'a pas d'égale. Et j'en possède d'autres, de l'espèce *Ponderosa*, à trois feuilles. Des essais dans les fermes expérimentales, depuis les grands Lacs jusqu'aux Rocheuses, ont fait conclure que le "*Pinus ponderosa*" supporte fort mal nos rigoureux hivers. Les miens, depuis dix-huit ans, y croissent à merveilles. – Comment cela? – C'est fort simple: j'en fis venir la semence [...] de Sibérie [*sic*]. Au lieu d'être mal à l'aise dans leur nouvel habitat, ils le trouvent plus agréable que celui d'où ils viennent. Ce n'est qu'affaire de connaissances géographiques et botaniques, de patience et de bon sens (Bugnet, 1935a, p. 241).

Il reçoit aussi, de la région de Kamtchatka (Russie), des graines de chèvrefeuille dont un chèvrefeuille à fleurs bleues⁸, et développe deux nouvelles variétés, qu'il nomme «Georges Bugnet» et «Julia Bugnet» (Dawson, 1984).

Vers 1925, Bugnet se lance dans des expériences de croisement pour développer des fruits à noyau et des fleurs. Il choisit les procédures mises au point par Luther Burbank, N. E. Hansen et Seager Wheeler. C'est ce même Hansen, de Brookings (South Dakota), qui a développé la cerise «Sioux» et les deux prunes «Assiniboine» et «Opata». «J'ai là, devant ma fenêtre,

[écrit Bugnet] un abricotier sauvage que je [lui] dois. Je compte marier à ma façon cet abricotier et lui faire produire des enfants qui se moqueront des 50° au-dessous de zéro» (Bugnet, 1935a, p. 246).

Les procédures sont simples, mais «la principale difficulté [est] d’avoir sous la main ces parents de hauts lignages nécessaires pour infuser aux hybrides des dons supérieurs» (Bugnet, 1935b, p. 263). Ce n’est pas tout, la récolte du pollen n’est pas une mince affaire: tantôt les bourgeons fleurissent, mais ne donnent pas assez de pollen, tantôt le pollen récolté est suffisant mais ne prend pas, tantôt enfin, la moisissure détruit tous les bourgeons. Après des échecs successifs, Bugnet apprend que M. Patterson, de la *University of Saskatchewan*, a mis au point une méthode pour conserver le pollen.

Recueilli sur les étamines de tel prunier ou tel cerisier, séché au soleil, mis dans une boîte hermétique, en même temps qu’un petit tube de verre, fermé d’une bourre et qui renferme du chlorure de chaux, ce pollen est expédié par la poste, tout prêt à être posé sur les pistils que veut féconder l’hybrideur [*sic*]. Grâce au Dr Patterson, j’ai pu, à partir de 1928, me faire envoyer par des amis complaisants, et d’un peu partout, des pollens récoltés sur les meilleures des variétés de prunier, cerisier, voire pêcher et abricotier (Bugnet, 1935b, p. 266-267).

Ayant perfectionné sa méthode, il commence ses croisements vers le 25 mai 1929⁹, et la première entrée dans son «Carnet de semis» porte comme titre: «Notes sur les croisements essayés au printemps de 1929 (15 juin 1929)» (figure 2). En 1935, satisfait des résultats obtenus, il note la règle suivante: «Toujours donner mon nom à mon produit. Bugnet sweet, Bugnet large, etc. ou, Claude Bugnet, Charles Bugnet, Julia Bugnet, Renée Bugnet, etc.»⁹. On en saisit mieux la portée en la rapprochant du texte suivant, publié peu avant:

Nos fermes expérimentales – sauf celle de Beaverlodge, Rivière La Paix, qui rend publiquement à chacun son dû – sont fort portées à confisquer, pour leur crédit général, les découvertes des particuliers. J’en pourrais citer nombre d’exemples, personnels et autres [...]

Avez-vous jamais vu un critique littéraire, même de vingtième ordre, qui parlât d’un ouvrage sans mentionner, à moins qu’il ne fût universellement connu, le nom de l’auteur? Ne serait-il pas temps que, pour les

créateurs de plantes, on apportât la même élémentaire honnêteté? [...]

Sachant quelle somme de travail entre dans la composition d'un livre, et quelle [*sic*] dans la création d'une rose, d'une pomme, ou d'une prune, je puis assurer que cette dernière œuvre l'emporte souvent, pour la longue patience, sur la première. L'humanité conserve et vénère les noms des meilleurs écrivains, des sommités scientifiques. Homère, Platon, Euclide, Archimède, sont encore vivants jusque dans nos écoles primaires. Mais la succulente Reine Claude, mais la Damas? À qui les devons-nous?

Ne serait-il pas temps enfin que nous mettions désormais un peu mieux en pratique la bonne devise: "Je me souviens?" (Bugnet, 1935a, p. 248-249).

Entre 1929 et 1948, il développe, coup sur coup, des arbres forestiers, surtout des pins; des arbres fruitiers: pommes, prunes, pêches, abricots, notamment une pomme qu'il nomme «Paul Bugnet» et une prune «Claude Bugnet», «fruit d'un croisement entre une prune choisie pour sa saveur et une cerise des sables sélectionnée pour sa résistance au froid» (Papen, 1985, p. 39); des arbustes: lilas, clématite, rose; des fleurs et des herbes médicinales, dont l'aubépine qui a très bien pris. Dans le plan de sa plantation (figure 3), à l'endroit marqué «Old Lawn», une section de *hawthorn* est bien indiquée. Quant à la *gingko biloba*, il en parle clairement dans son roman *Le lys de sang*, écrit en 1923.

[...] j'ai essayé, sans succès, d'implanter au Lac La Nonne: la *gingko biloba* [...] C'est un arbre qui se rapprocherait du mélèze. Comme lui, c'est un résineux, aussi bien que le pin et le sapin [...] Mais ce qui en fait un conifère unique aujourd'hui, c'est [qu'il] n'a jamais été trouvé à l'état sauvage nulle part au monde. Il fut découvert cultivé dans les bonzeries bouddhistes de la Chine et du Japon (Bugnet, 1923, p. 36).

Il introduit dans l'Ouest – fort probablement après l'avoir fait venir de la Ferme expérimentale centrale d'Ottawa – un lilas mandchou, nommé lilas «Amur». En 1984, John Wallace, un éminent horticulteur et pépiniériste, le décrit ainsi: «The Amur Lilac is hardy and more productive than the regular strain [...] Quite a few people buy the Amur Lilac, though it is not extremely popular. It is very productive of blossoms. The fragrance is delicious» (Dawson, 1984, p. 18)¹⁰.

[...] autour de sa maison, on pouvait admirer dans les longues allées du jardin, un cerisier du Japon, des amandiers, des bouleaux et des acacias de Sibérie, des chèvrefeuilles du Kamtchacka [sic], des sureaux et des sorbiers sauvages des Alpes, un rosier d'Aklavik et un autre de la Mandchourie. Inutile d'ajouter qu'un tel jardin attirait nombre de visiteurs (Papen, 1985, p. 38).

L'ensemble du travail de l'horticulteur se termine, pour l'essentiel, en 1948, date à laquelle Bugnet vent sa propriété à David Ostrom, se réservant toutefois l'usufruit de la maison. Il continue cependant à s'intéresser à l'horticulture et à jouir de la considération de ses homologues. Ainsi, à la suite de la lecture du texte de J. S. Shoemaker, *Trees and Shrubs in Alberta*, il écrit au président de la *University of Alberta*, R. Newton, lui proposant quelques révisions pour une nouvelle édition, le cas échéant (figure 4). Le 23 février 1950, le président transmet les suggestions de Bugnet au professeur R. J. Hilton en ces termes:

I don't know whether you have met Mr. Georges Bugnet of Rich Valley, Alberta. He is a very interesting character and, among other things, quite a keen botanist. He wrote me the other day about various matters and enclosed a list of notes he made which he thought would be useful if a new edition were being prepared of Dr. Shoemaker's bulletin on "Trees and Shrubs in Alberta". I am forwarding these to you now and suggest that you file them carefully, as I think they can be depended upon¹¹.

Les Bugnet ne profitent pas longtemps de leur maison, puisqu'en novembre 1954, Georges et Julia déménagent à Legal, où les rosiers et les lilas sont transplantés au printemps suivant. En 1965, Arthur McCalla – alors doyen de la Faculté des études supérieures de la *University of Alberta*, dont les rapports avec Bugnet remontent au temps où il était à la Faculté d'agriculture – lui demande de dessiner le plan de la plantation. Bugnet s'exécute et ajoute la note suivante:

After ten years away from my old homestead my memory may not be fully reliable. However I have grosso modo drawn a sketch, rather incomplete and somewhat constricted of my plantations, which sketch is, in the main, accurate¹².

Il continue ses croisements jusqu'en 1969, année où il s'installe, avec son épouse, dans la maison de retraite «Château Sturgeon», toujours à Legal.

Julia meurt l'année suivante. La fin de la vie de Bugnet est néanmoins adoucie par les honneurs, qui viennent sur le tard. En 1967, il reçoit un prix spécial de la *Western Canadian Society for Horticulture* et en devient membre honoraire; en 1970, ce sont les Palmes académiques qui lui sont décernées par le gouvernement français; en 1972, il est récipiendaire du *Certificate of Achievement Award in Horticulture and Literature* octroyé par l'Alberta; et en 1978, il devient docteur *honoris causa* de la *University of Alberta*. Bugnet s'éteint en 1981.

Sa fille, Marthe Beauchamp, continue son travail, et s'intéresse particulièrement au développement d'une rose grimpanche qui serait également rustique (Vick, 1979). Marthe meurt en 1996, mais ne semble pas avoir réalisé son rêve.

Bugnet reste néanmoins un nom qui embaume les cœurs, grâce à ses roses. Il en développe au cours de sa vie une dizaine de variétés: «Thérèse Bugnet» (créée en 1941), «Lac La Nonne», «Betty Bugnet», «Marthe Bugnet», «Marie Bugnet», «Anne Bugnet», «Madeleine Bugnet», «Rita Bugnet», «Louise Bugnet», «Lac Majeau» et «M^{me} Georges Bugnet». Sa «Thérèse Bugnet» est la première et la plus célèbre. Cette rose est le fruit de vingt-cinq années de croisement continu que les horticulteurs présentent ainsi: «(R. acicularis x R. rugosa kamtchatica) x (R. amblyotis x R. rugosaplana) x "Betty Bland"»¹³. L'arbuste atteint 2 m de hauteur par 2 m de largeur, fleurit abondamment du début du printemps aux premières gelées. Bien parfumée, la fleur double, de 10 cm de largeur, comprend 35 pétales allant du rouge pâle au rose moyen, et ses tiges portent très peu d'épines.

La carrière de la «Thérèse Bugnet» s'amorce alors que celle de son créateur se conclut. L'introduction de cette remarquable fleur dans les pépinières date de 1950. On la doit à un horticulteur notable de Saskatoon, Percy H. Wright, qui déplore le fait que les brevets d'invention n'existent pas à l'époque; «Georges Bugnet deserved to make many thousands of dollars out of this rose [THÉRÈSE BUGNET] and also his later introduction MARIE BUGNET» (Dawson, 1984, p. 21)¹⁴. Qui plus est, «[...] the new rose "Metis" [was] introduced by the Morden Experimental Station last year. One of the parents of "Metis" is Therese Bugnet and the other is Shining Rose of Newfoundland (Rose nitida)»¹⁵. De nos jours encore, les roses Bugnet sont très cotées. Ainsi, en octobre 1999, la ville de Legal a

adopté officiellement la rose «Thérèse Bugnet» comme emblème floral et a invité les résidants de la ville à planter cette fleur devant leur propriété. Il suffit aussi de faire une recherche sur Internet pour constater que la rose «Thérèse Bugnet» est disponible non seulement au Canada, mais à travers le monde. Peut-être son créateur continue-t-il à penser ce qu'il écrivait en une occasion: «J'ai ainsi la satisfaction de procurer à des millions d'âmes, surtout féminines, un plaisir tout à fait pur, et, autant que je sache, absolument sans danger»¹⁶.

Quant à la plantation Bugnet, Ostrom la revend, le 8 février 1965, à *Her Majesty The Queen in Right of the Province of Alberta, Canada, as Represented by the Minister of Lands and Forests*. En juin 1966, la plantation est déclarée site historique [voir «Une vie en images», photo n° 22, p. 99]. Depuis 1968, son administration est prise en charge par le ministère de la Culture et du Multiculturalisme (aujourd'hui ministère du Développement communautaire). Aujourd'hui, lamentablement négligée, elle n'est plus qu'une terre en friche. Il reste que cette terre est la source de l'inspiration littéraire de Bugnet, qu'elle est la toile de fond de deux de ses romans, *Nipsya* et *La forêt*, de plusieurs de ses poèmes, notamment «Le coyote», et de maintes réflexions spirituelles et idéologiques. Dans la préface aux *Albertaines*, Guy Lemonte écrit:

Aucun écrivain français au Canada – ni Maurice Constantin-Weyer, ni Louis Hémon, ni même Marie Le Franc, si épris fussent-ils de la terre canadienne – n'a connu une telle "conversion" à la canadienité; et en effet Bugnet est le seul qui ait totalement épousé le Canada, sans retour, et le seul qui repose en terre canadienne (Bugnet, 1991, p. viii).

Pour réhabiliter la mémoire de Bugnet, l'honorable Doug Main accueille favorablement la demande présentée en 1990 par la Faculté Saint-Jean et donne le feu vert pour l'installation d'une plaque commémorative gravée d'un texte dans les deux langues officielles, une première en Alberta. La plaque – située du côté est de l'autoroute 33, à un demi-kilomètre au nord de l'intersection de l'autoroute 43 – est installée par le Service des sites historiques en juillet 1992 [voir «Une vie en images», photo n° 36, p. 113]. Par ailleurs, depuis juillet 1998, un édifice de la rue principale de Legal est décoré d'une peinture murale, œuvre de Marc Michaud et Daniel Michaud, représentant Bugnet

devant un de ses rosiers [voir «Une vie en images», photo n° 37, p. 114].

NOTES

1. «On se serait cru au paradis [écrit-il], nous avons trois lacs sur notre lot, la forêt était dense et verte, et les arbres merveilleux».
2. «Après cinq ou six hivers, il réalise que le gouvernement du Dominion avait été plutôt optimiste en présentant la colonisation agricole de l'Ouest du Canada comme un moyen rapide de s'enrichir».
3. 26 mars 1908, p. 1.
4. BUGNET, Georges [s.d.] «Notes de botanique», cahier 2, manuscrit original [s.p.]. [Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (dossier DURO.PE032)]
5. «[...] Contre des timbres de cinquante-trois sous [écrit-il], je recevais tous les ans des milliers de semences venues des climats les plus ingrats du monde. Si la plupart d'entre elles ne produisaient pas de descendances satisfaisantes, certaines se sont avérées très précieuses. Mais ce n'était encore qu'un travail préliminaire. Ayant découvert les plantes, j'en forgeai bientôt de nouvelles».
6. «Mon but [explique-t-il] n'est pas d'introduire de nouvelles variétés pour les jardins des citadins, mais de produire des espèces rustiques pour les fermiers qui n'ont pas le temps de dorloter les plants délicats. [De plus], les générations futures pourraient, non seulement en tirer agrément, mais aussi profit, surtout des arbres forestiers».
7. «C'est ainsi que la "Clématite Tangutica" fait son introduction à la Ferme expérimentale centrale [ainsi] que chez le fameux pépiniériste français, Villmorin». [CBC/SRC (1968). Canadian Broadcasting Corporation / Société Radio-Canada, *The Prairie Gardener*, program script, 30 novembre, p. 2]
8. CBC/SRC (1968). Canadian Broadcasting Corporation / Société Radio-Canada, *The Prairie Gardener*, program script, 30 novembre, p. 3.
9. BUGNET, Georges (1929) «Carnet de semis», notes sur les croisements effectués entre 1929 et 1967, 116 p. [photocopie du manuscrit] [Archives de l'Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, collection G. Durocher (dossier DURO.PE033)]
10. «[...] rustique et plus productif que les espèces plus connues [...] Bien qu'il ne soit pas très populaire, le lilas "Amur" se vend bien. Il fleurit abondamment et son parfum est délicieux».

11. Collection privée de Roger Vick.
«Je ne sais pas si vous avez déjà eu l'occasion de rencontrer M. Georges Bugnet de Rich Valley, Alberta. C'est un personnage très intéressant et, de plus, un botaniste invétéré. Il m'a écrit l'autre jour à divers sujets, et a inclus dans sa lettre une liste de notes qui, à son avis, seraient pertinentes au cas où il y aurait une nouvelle édition du bulletin du Dr Shoemaker, *Trees and Shrubs in Alberta*. Je vous transmets ses notes avec la présente et vous conseille de les classer avec soin, car je pense qu'on peut s'y fier».
12. Note de Bugnet, datée du 27 juillet 1965, accompagnant le plan de sa plantation. [Historic Sites Service, Alberta Community Development, Edmonton]
13. ROSE «Thérèse Bugnet»:
<http://www.comcat.com/~thomson/thereseb.html>
[4 décembre 1998].
14. «Bugnet, [dit-il,] méritait de gagner des milliers de dollars pour ses roses "Thérèse Bugnet" et plus tard, "Marie Bugnet"».
15. «la ferme expérimentale à Morden introduit, en 1967, la rose "Métis", un croisement de "Thérèse Bugnet" avec la "Rosa nitida", de Terre-Neuve». [CBC/SRC (1968). Canadian Broadcasting Corporation / Société Radio-Canada, *The Prairie Gardener*, program script, 30 novembre, p. 4]
16. Lettre à M. et M^{me} Dauvergne, 5 janvier 1970 (voir Morcos *et al.*, 1999, p. 50-51).

BIBLIOGRAPHIE

- BUGNET, Georges (1923) *Le lys de sang*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 60 p. [signé Henri Doutremont]
- _____ (1931) «French Writers of the Canadian West», *Canadian Bookman*, vol. 13, n° 3, mars, p. 53-54.
- _____ (1935a) «Inventons des arbres», *Les Idées*, vol. 1, n° 4, p. 240-249.
- _____ (1935b) «Inventons des arbres», *Les Idées*, vol. 2, n° 5, p. 257-269.
- _____ (1991) *Albertaines*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines et Éditions universitaires de Dijon, 406 p. [anthologie d'œuvres courtes en prose présentée et annotée par Gamila Morcos]
- COLLECTIF (1959) «A History of Lac St^e Anne Municipality», *West of the Fifth*, Edmonton, Institute of Applied Arts, 233 p. [étude présentée par la Société historique de Lac Sainte-Anne]
- DAWSON, Brian J. (1984) *Georges Bugnet and the Bugnet Plantation*, Report Submitted to Historic Sites Service, Ministry of Alberta Culture, 43 p.

- MARK, Mary B. (1973) «Naturalist, botanist, writer, poet... Georges Bugnet», *Heritage*, vol. 1, n° 5, p. 1, 2 et 16.
- MORCOS, Gamila *et al.* (1999) «Voix de la multitude», *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, vol. 11, n°s 1-2, p. 33-75.
- PAPEN, Jean (1985) *Georges Bugnet: homme de lettres canadien*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 230 p.
- VICK, Roger (1979) «Georges Bugnet», *Kinnikinnick, Newsletter of the Friends of the Devonian Botanic Garden*, vol 2, n° 5, p. 123-126. [Texte, à l'occasion du centenaire de Bugnet, accompagné d'une esquisse, également de R. Vick].

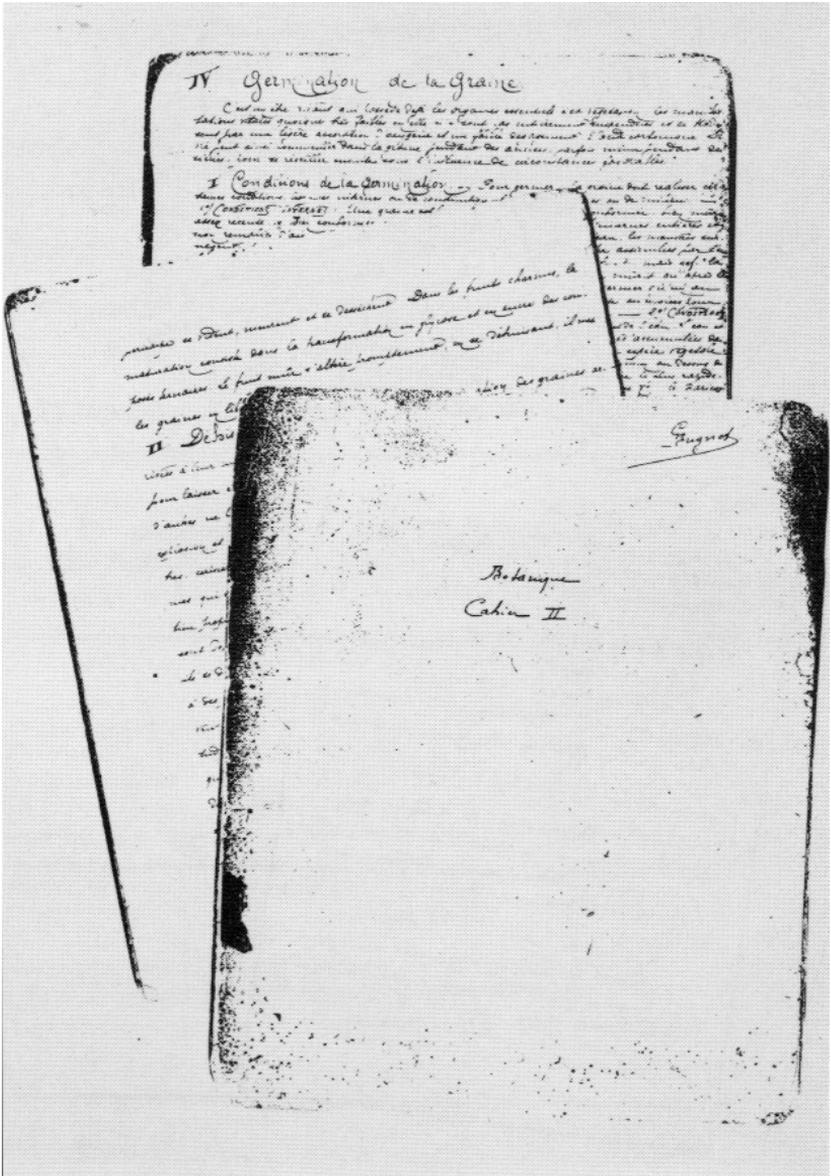


FIGURE 1

Notes de botanique
(Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean,
Collection de G. Durocher)

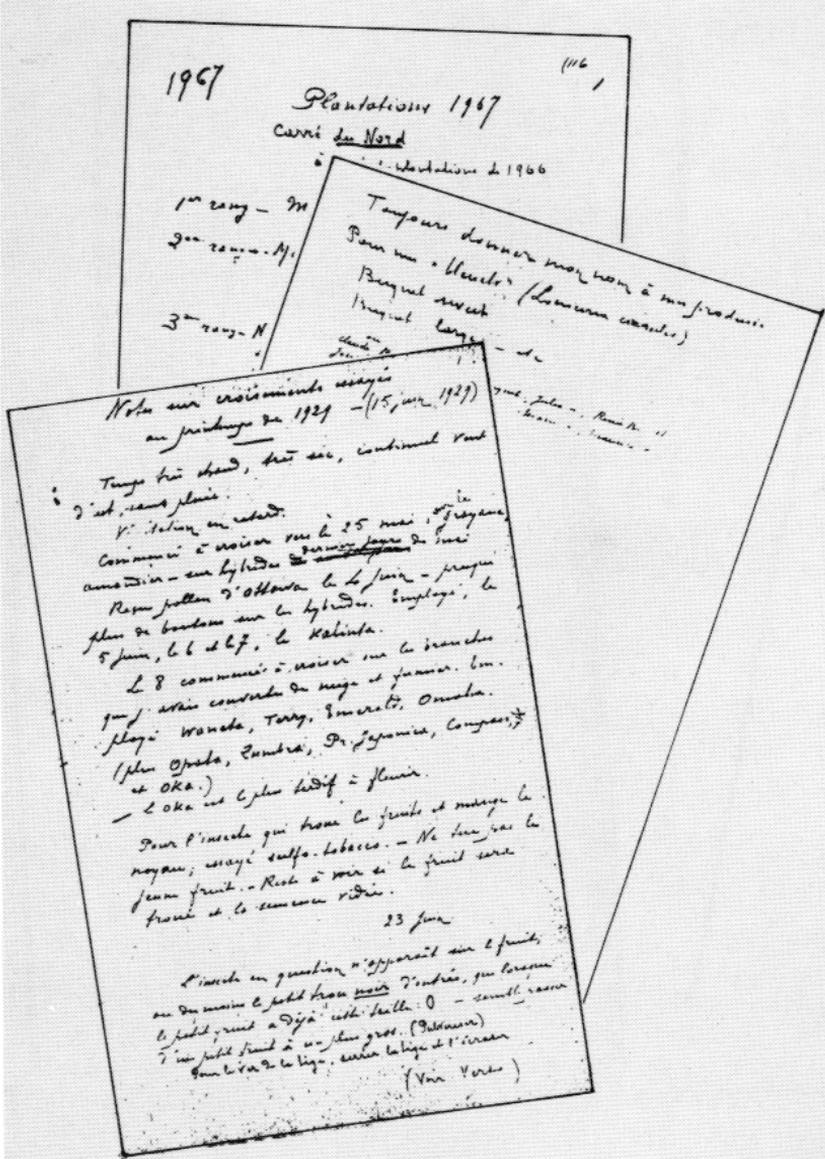


FIGURE 2

Carnet de semis
(Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean,
Collection de G. Durocher)

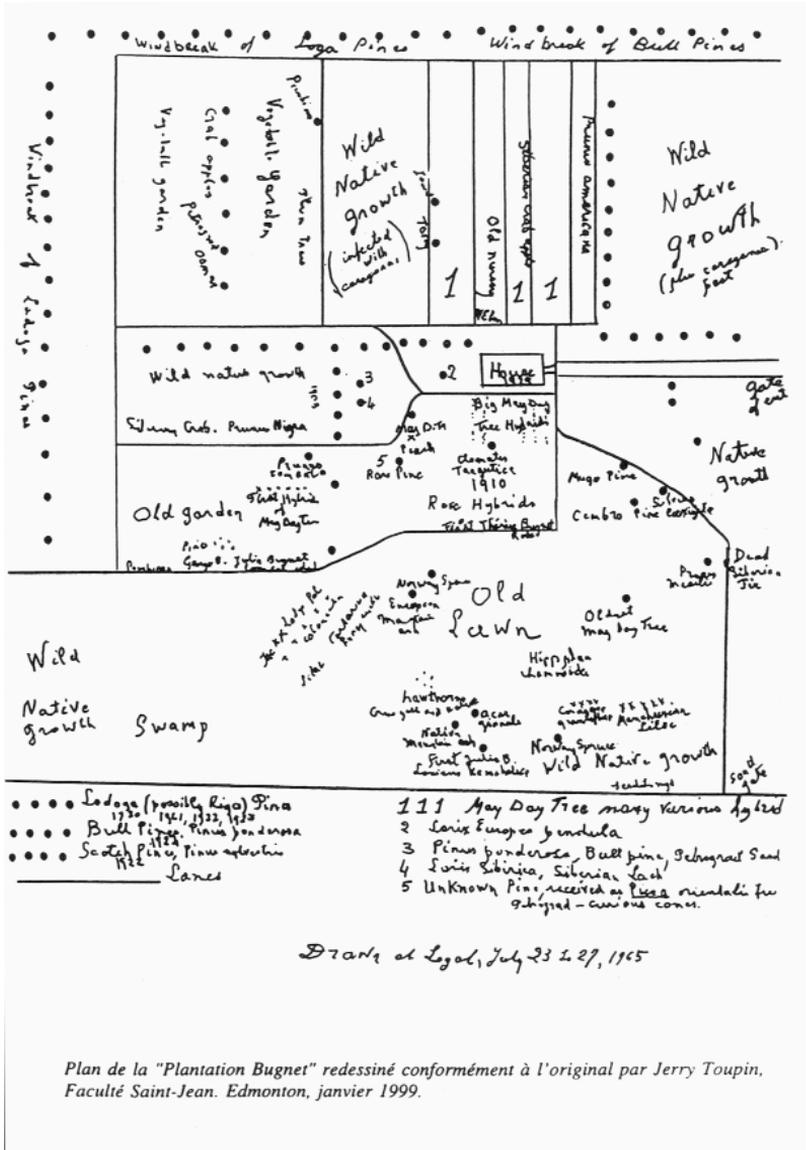


FIGURE 3

Plan de la «Plantation»
 (Historic Sites Service,
 Alberta Community Development, Edmonton)

Bulletin N° 21 July 1938

Trees and Shrubs in Alberta
by J. S. Slocumaker

Department of Botany, University of Alberta

If a new edition is made the following remarks may be useful.

- Page 4 - *Abies balsamica* - I have one here, quite hardy, 25 feet high.
- 19 - *Quercus arborescens* - Has become a great here, up to 1/2 mile away.
- 35 - *Comelia longipedunculata* - Has it in 1938. Here, because *houleboisii*. I see the first, I believe, to introduce it in Alberta, Canada.
- 41 - *Salix serotina* (variegata) - Has been a variety. Saw another *serotina*, more variegated than the usual kind.
- 45 - *Lonicera caerulea paniculata*. This was sent to me by Rosemary, but some specimens not multiplied & ready for which.
- 61 - *Pinus ponderosa* - Has here, some 20 specimens, over 30 years old, up to 40 feet high, variety hardy, from St. Louis, Mo.
- 63 - *Larix laricina* - Also now called *Burgundy*. Saw a bit different from also in the color and maturation of the cones, but many identical in summer. Fresh foliage green like *P. sibirica*.
- 70 - *Rosa* - See *L. Alberta*. - See *Bugnet* has some garden roses, especially the one called *Thérèse Bugnet*, well known, about 10 to 3 inches across, probably *Arnica*, 6 feet tall.

Notes by Georges Bugnet, Rich Valley, Alberta
Received Feb. 23, 1950.

FIGURE 4
Quelques révisions proposées par Bugnet
(Institut de recherche de la Faculté Saint-Jean, Collection de G. Durocher)